



Sonya Hartnett
L'Enfant du fantôme



L'ENFANT
DU FANTÔME

Sonya Hartnett

L'ENFANT
DU FANTÔME

Traduit de l'anglais (Australie)
par Fanny Ladd et Patricia Duez

(Les Grandes Personnes)

Collection dirigée par Florence Barrau
Illustration de couverture : Henri Galeron

Pour l'édition originale, publiée par Penguin Group (Australia),
sous le titre *The Ghost's Child*
© Sonya Hartnett, 2007

© Éditions des Grandes Personnes, 2010, pour la traduction française,
publiée avec l'accord de Penguin Australia,
un département de Pearson Australia Group Pty Ltd
Dépôt légal : août 2010
ISBN : 978-2-36-193014-1
N° d'édition : 174226
Impression n° 1

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Éditions des Grandes Personnes
17, rue de l'Université 75007 Paris
www.editionsdesgrandespersonnes.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Par une après-midi humide et argentée, une vieille dame, qui rentrait chez elle après avoir promené son chien, découvrit un garçon assis dans la bergère fleurie de son salon. Il n'avait pas été invité, aussi fut-elle étonnée de le voir là. Il n'était pas grand et semblait contrarié et agacé, comme si cela faisait déjà un certain temps qu'il l'attendait. La pièce était froide, et le bout de son nez avait pris une teinte légèrement rosée. La vieille dame en fut désolée pour lui et dit :

– Tu aurais dû faire un feu.

Elle poussa un bouton puis tourna une molette, faisant jaillir dans le foyer métallique du poêle des flammes pareilles à des danseuses de french cancan. Son invité ne répondit pas, mais parut encore plus contrarié : il n'était plus un petit garçon et avait à cœur d'endurer la souffrance avec vaillance, préférant ne pas recevoir de conseils.

– Aimerais-tu une tasse de thé ? Je m'apprêtais à en faire.

Le garçon réfléchit un instant, puis répondit d'un ton morose :

– Oui, s'il vous plaît.

La vieille dame fut soulagée qu'il connaisse *s'il vous plaît* et *merci*. Au moins il avait de bonnes manières. Elle accrocha son cardigan et alla dans la cuisine mettre de l'eau à chauffer dans la bouilloire. C'était une pièce propre et bordée de placards verts ; sur le plan de travail moucheté s'alignaient des boîtes en fer rectangulaires contenant de la farine, du thé et du riz. Un petit bouquet de fuchsias du jardin, presque fanés, était posé sur le bord de la fenêtre. Bien qu'elle ne pût le voir, la vieille dame savait que son étrange visiteur était toujours assis, les mains posées sur les genoux, à attendre et guetter son retour. Elle essaya de ne pas chercher à deviner ses intentions. Et décida de faire le vide dans son esprit, afin de ne pas le devancer dans ses pensées ou de donner une mauvaise direction aux siennes. Elle ne put s'empêcher de sourire à l'idée qu'il était là, installé avec une telle désinvolture dans son salon. C'était bizarre et aussi, en un sens, flatteur, comme lorsqu'un chat de gouttière élit domicile chez vous.

Tandis que la bouilloire sifflait, elle disposa des gâteaux secs sur une assiette et remplit un pichet de lait ; et pendant que le thé infusait, elle recouvrit la théière pour la garder au chaud ; puis elle apporta au salon la théière, le pichet, le sucrier et les biscuits sur un plateau.

Le garçon était assis sur le bord de son siège, à regarder le chien qui se tenait près du poêle et le fixait, lui aussi, avec attention. C'était un petit chien à longues pattes ; son poil dru avait la couleur de l'hiver,

ses yeux, celle de la mélasse, et il avait les moustaches hérissées et mouillées d'avoir farfouillé dans l'herbe.

– Comment s'appelle votre chien? demanda le garçon sans lever les yeux.

La vieille dame – qui s'appelait Matilda – posa le plateau sur la petite table de verre entre les fauteuils, et versa le thé dans les tasses en porcelaine.

– Il s'appelle Peake, dit-elle. Tu prends du sucre?

– Quel genre de chien est-il?

Le thé embauma la pièce en s'écoulant de la théière. Il avait la couleur de la sève des conifères.

– C'est un chien ordinaire, je suppose. Il se dispute avec les chats, discute avec les inconnus et fait sa toilette. Il enterre des os, garde un œil sur ses ennemis et dort sous mon lit. Ce genre de chien-là.

Comme s'il lui était insupportable de devoir s'expliquer, le garçon répliqua d'un ton sec :

– Je voulais dire de quelle race est-il, de quelle espèce?

– Qui sait? Matilda hocha la tête. D'une race peu soignée, curieuse, qui aime avoir sa gamelle à l'heure. Il est un peu tout ça, comme tout chien qui se respecte. Tu prends du sucre? s'enquit-elle de nouveau.

– Je ne sais pas.

Le garçon eut soudain l'air frêle et embarrassé.

– Le devrais-je?

– Tu préféreras sans doute.

– Alors un morceau, s'il vous plaît, dit-il, comme s'il n'en avait jamais douté.

Matilda remua le sucre dans les deux tasses. Le lait donna au thé une teinte vieux rose. Des volutes de vapeur blanche tourbillonnèrent puis se volatilèrent. Le garçon se remit à observer Peake.

– Vous auriez dû l'appeler Max, dit-il. Max est un beau nom pour un chien.

– Un beau nom pour certains chiens, acquiesça Matilda. Mais pas pour Peake.

– Est-ce qu'il mord ?

– Ça lui arrive, j'en ai bien peur. Il y a certains chats, certaines personnes, qui lui déplaisent particulièrement.

Le garçon sourit, comme si certaines choses lui déplaisaient aussi et qu'il était parfois tenté de mordre. Peake ne le quittait pas des yeux, sans remuer la queue ni grogner, se contentant de le fixer. Il regarda le garçon prendre la tasse et la soucoupe que Matilda lui tendait ; ses oreilles, rabattues comme la languette triangulaire d'une enveloppe, remuèrent quand la cuillère tinta contre la tasse. Le garçon apprécia la vue du thé, mais fit la moue lorsque Matilda lui présenta l'assiette de biscuits.

– Je préfère les biscuits avec de la confiture.

– Moi aussi, dit Matilda. Il y en avait dans la boîte en fer, mais je les ai mangés. D'habitude, nous ne sommes que Peake et moi, vois-tu, alors nous mangeons les biscuits les plus savoureux d'abord et laissons les plus ordinaires pour la fin. J'aurais acheté des tartelettes ou un gâteau si j'avais su que nous aurions de la visite aujourd'hui.

Le garçon fronça le nez, mais ne s'excusa pas d'être venu sans avoir été invité. Il prit un biscuit et le mangea d'un air abattu, comme s'il était en plâtre. Pendant qu'il en croquait les morceaux, Matilda alla fermer la porte de la cuisine et celle qui donnait sur le couloir ; le salon parut alors aussi douillet et intime qu'une cabine de bateau. Puis, quelque peu soulagée, elle s'installa

dans le fauteuil où elle s'asseyait toujours, quoiqu'il fût à peine différent de celui sur lequel le garçon était juché. Les deux sièges se faisaient face de chaque côté de la petite table, leurs larges flancs cachant le poste de télévision en bois monté sur pieds. Matilda passait ses soirées avec Peake dans cette petite pièce carrée, à lire des revues, écouter la radio ou des disques sur le gramophone. Ils recevaient peu de monde, et jamais d'enfants. Pourtant, même s'il était plutôt étrange qu'elle fût dans son fauteuil en face de ce jeune garçon tatillon, Matilda avait le sentiment que les choses étaient comme elles devaient être. Il lui semblait avoir vu maintes et maintes fois déjà ce garçon-là précisément, assis exactement là où il l'était. Elle lui dit :

– Je suis désolée pour les biscuits. J'aurais aimé t'offrir quelque chose de bon. Mais bientôt tu auras chaud, et peut-être seras-tu heureux.

Il haussa simplement les épaules, car il approchait de l'âge où il est embarrassant de reconnaître que l'on peut être heureux. Matilda lui donnait onze ou douze ans. Ses cheveux, presque blancs, étaient fins et emmêlés ; l'enfance qui l'habitait encore faisait rebondir ses joues dans son visage renfrogné. Ses yeux, bordés de longs cils, étaient gris cendré. Il portait une ample chemise rouge sans col, dont il avait défait les trois premiers boutons – un vêtement bien léger pour un temps aussi humide, si bien que Matilda se demanda si sa mère lui avait dit de prendre son manteau et s'il avait été trop orgueilleux pour obéir. Son pantalon anthracite avait des traces de saleté aux genoux. Des chaussettes en coton et de bonnes chaussures à lacet au cuir usé habillaient ses pieds. Il ne sentait rien en particulier, mais n'était pas

d'une propreté irréprochable. Ni gros ni chétif, ni petit ni grand, ni délicat ni costaud, il était moyen en tout, un garçon sorti tout droit d'un album illustré. Du genre de ceux qui ne supportent pas de rester cloîtrés à l'intérieur et préfèrent être dehors à grimper aux arbres, construire des châteaux et se battre en duel avec des bâtons, qui recherchent la blessure qui prouvera la noblesse de leur courage. Du genre qui aimeraient mieux souffrir d'une terrible maladie plutôt que de passer une après-midi à boire du thé en compagnie d'une vieille dame. Matilda appréciait grandement toutes ces qualités. Il était comme un oiseau intrépide et vigoureux qui, ayant volé jusqu'à l'intérieur de la pièce et s'y retrouvant coincé, s'ennuie sans pour autant avoir peur.

Avant même qu'elle n'ait su quoi dire, le visiteur posa sa tasse, s'essuya la bouche du revers de la main et la contempla d'un air grave.

– J'ai de mauvaises nouvelles à vous annoncer, dit-il.

Sa voix était sinistre.

Matilda avait soixante-quinze ans, et les mauvaises nouvelles ne lui faisaient pas peur. Elle en avait déjà reçu et y avait survécu jusqu'à présent, elle savait qu'elles faisaient partie de la vie et ne devaient pas provoquer de contrariété. Parvenu à cet âge-là, de toute façon, la plupart des nouvelles ne sont ni bonnes ni mauvaises, on doit simplement les accepter. Elle croyait savoir ce que le garçon allait lui annoncer, mais elle ne lui en dit mot. Elle était curieuse de voir comment ce visiteur énigmatique, aux manières excentriques, formulerait cette information si importante.

– Qu'y a-t-il ?

Les yeux gris du garçon firent le tour de la pièce – se posant sur la tablette de la cheminée ornée de pendules et de statues, sur les murs décorés de tableaux et de moulures, et enfin sur le poêle, contre lequel Peake s'était affalé – avant de revenir vers elle, tels de sombres nuages.

– Il y a une odeur de vieille personne dans votre maison, déclara-t-il sans détour.

Matilda battit des paupières, surprise et déconcertée ; l'émotion qui s'était déployée en elle telle une symphonie s'effondra, pareille à un jeu de quilles, et elle se sentit un peu perplexe. Mais elle se rappela que le garçon n'était qu'un enfant, et la puérité de son impertinence la fit sourire. Elle se tut quelques instants pour montrer qu'elle le prenait au sérieux, puis, bien qu'elle connût déjà la réponse, ayant elle-même été un jour une enfant, elle demanda :

– Et quelle est l'odeur des vieilles personnes ?

– Celle des manteaux dans un placard miteux. Il fit une grimace de dégoût. Du porridge froid dans un bol. D'un robinet qui fuit depuis des années. Ces odeurs-là.

– Mais c'est affreux.

– Je suis assis ici à vous attendre depuis une éternité, sur le point de mourir d'asphyxie ! dit-il, tremblant de frustration. Pourquoi êtes-vous devenue ainsi ?

– Je ne le fais pas exprès.

Matilda ne put s'empêcher de rire, tout était si étrange. L'après-midi prenait une tournure à l'opposé de ce qu'elle avait imaginé. Elle n'achèverait jamais le roman qu'elle avait envisagé de lire.

– Je suppose qu'on finit par s'habituer à sa propre odeur et qu'on ne s'en rend plus compte. J'aurais dû laisser une fenêtre ouverte. Sentir le robinet est impardonnable.

– Vous trouvez ça drôle, dit le garçon, l'air renfrogné. Ça ne vous fait rien, à vous ? Vous devriez détester être aussi ridée, marcher si lentement, avoir les doigts tout tordus. Plus personne ne vous regarde, vous avez perdu toutes vos couleurs. Ça ne vous met pas en colère ? Ça ne vous rend pas triste ? N'est-ce pas terrible d'être vieux ?

Matilda examina ses mains criblées de taches, sillonnées de rides, et aux veines saillantes. À une époque, ses doigts avaient été aussi lisses et blancs que les touches d'un piano.

– Être vieux est parfois douloureux, mais ce n'est pas horrible. C'est simplement ce que je suis. Lorsque j'étais une petite fille, je me regardais dans le miroir et je me voyais, moi. Maintenant je suis vieille, mais quand je me regarde dans le miroir, c'est toujours moi que je vois. Je ne suis plus gracieuse ni jolie, mais peut-être suis-je autre chose – quelque chose d'aussi bien ou même de meilleur. Jadis j'étais le fruit du chêne, aujourd'hui je suis le chêne.

Le garçon émit un grognement, les arbres ne l'impressionnaient pas.

– Je parie que lorsque vous étiez petite, vous pensiez que les vieilles choses étaient horribles.

Des feuilles de thé flottaient au fond de la tasse de Matilda.

– La jeunesse est toujours troublée par la vieillesse, admit-elle. Quand j'étais enfant, il y avait une vieille femme qui vivait au coin de notre rue. Elle ne m'avait jamais dit un mot désagréable, ne m'avait même jamais regardée, mais j'avais peur d'elle. Elle était si ratatinée, si fripée. Je savais bien qu'à une époque elle aussi avait été une petite fille, mais je n'arrivais pas vraiment à le croire. Elle était vieille, c'est tout. Semblable à un nid abandonné sur une branche et prêt à tomber en poussière. Rien que d'y penser, j'en frissonne encore. C'est étrange qu'il soit si difficile d'aimer la vieillesse et de lui pardonner.

– Bon, et maintenant que vous êtes vieille, est-ce que vous l'aimez ?

Matilda plongeait les yeux dans sa tasse. Elle réfléchit à l'enfant qu'elle avait été et à celle qu'elle était aujourd'hui. Au cours de sa jeunesse, elle avait parfois eu l'impression d'être vieille, comme si elle avait déjà vécu plusieurs vies. Puis, en vieillissant, elle avait souvent eu le sentiment d'être aussi inexpérimentée et naïve qu'une gamine. Le temps et la sagesse étaient trompeurs. Devant le silence de sa maîtresse, Peake leva la tête et la regarda fixement ; puis il observa longuement le visiteur d'un œil dur, avant de reposer sa tête sur le sol.

– Les jeunes gens pensent que la vieillesse est au pied de la montagne, finit par dire Matilda. En vérité, elle est au sommet. Je suis vieille car j'ai vécu une vie entière. J'ai grimpé très, très longtemps. Lorsque je me retourne pour contempler le chemin parcouru, je vois le village où je suis né, ainsi que ma mère et mon père. Je vois les maisons dans lesquelles j'ai habité, les gens et les animaux que j'ai aimés. Les mauvaises routes que j'ai empruntées, les endroits où j'ai trébuché, et ceux où j'ai dansé, chanté et couru. Je peux voir se dérouler des années et des années. Une telle vue n'est possible que du sommet d'une montagne. Ce n'est pas facile d'être là-haut – c'est venté, dangereux, et on s'y sent parfois très seul –, mais c'est le sommet, et il n'y a pas d'autre lieu où aller.

Tandis que Matilda parlait, le garçon s'était pelotonné au creux du fauteuil, le menton posé sur sa main. Lorsqu'elle se tut, il eut un sourire inattendu qui étira ses yeux en croissant. On aurait dit le petit personnage radieux d'une carte d'anniversaire. Matilda sentait qu'il devait être intelligent, curieux et plein d'esprit, de ceux que les professeurs considèrent

comme des casse-pieds et les camarades comme des chefs. Quand sa mère lui demandait de faire quelque chose, il s'exécutait, non sans avoir d'abord exprimé une juste dose de récriminations.

– As-tu moins froid maintenant? s'enquit-elle.

Le garçon jeta un coup d'œil au poêle où une rangée de flammes agitées dansaient derrière un mince grillage. Bleu et orange, les danseuses rejetaient la tête en arrière, remuaient des hanches et sautillaient. Le nez de l'enfant n'était plus rose et se plissa lorsqu'il secoua la tête, le doigt pointé en l'air.

– Du sommet de la montagne, est-ce que vous voyez une fille sur un bateau?

Sur le buffet derrière Matilda reposait une photo sépia dans un cadre en argent. Celle d'une jeune fille vêtue d'un long ciré, à la barre d'un élégant bateau blanc. En dépit de la brise qui ramenait la chevelure brune de la jeune fille sur son visage et ses épaules, les voiles étaient baissées. La mer alentour était démontée, et le bateau solidement amarré au bout d'un cordage tendu. On ne pouvait dire si le sujet de cette photo était le voilier ou la jeune fille.

Matilda ne prit même pas la peine de se retourner – elle connaissait cette photo.

– Oui, répondit-elle. Je vois cette jeune fille. Je la vois tout le temps, que je le veuille ou non.

– C'est vous, n'est-ce pas?

– C'était moi, lorsque je n'étais ni un fruit ni un arbre, mais quelque chose entre les deux.

– Une navigatrice?

Matilda haussa les épaules.

– Être vieux, c'est avoir été des tas de choses. Un arbre est indivisible, mais ses branches sont

nombreuses. Chacune est importante – et à elles toutes, elles forment l'arbre. L'une de mes branches est celle de la navigatrice. Plus une chercheuse qu'une navigatrice, en réalité.

– Que cherchiez-vous ?

Maltida marqua une pause, désirant trouver le mot juste.

– Je cherchais la réponse à une question. J'ai sillonné le monde pour cela, et finalement je l'ai trouvée. Mais certaines réponses marquent seulement le début d'une quête, et non la fin. Si tout s'était conclu alors, je ne crois pas que tu serais ici.

Le garçon se pencha, prit un biscuit qu'il cassa en plusieurs morceaux. Puis il croqua chacun d'eux avec détermination, comme pour signifier que, maintenant qu'il était là, il n'avait aucunement l'intention de partir avant d'être fin prêt.

– Et vous, où seriez-vous ? lui demanda-t-il sans la quitter des yeux. Seriez-vous assise, ici, dans cette pièce, avec un chien pour seule compagnie ?

– Qui sait ?

Matilda contempla les murs, la foule de bibelots impassibles.

– On a une bonne vue du sommet de la montagne, mais la seule route que l'on distingue clairement est celle que l'on a empruntée pour y arriver. Les autres – les chemins que l'on aurait pu prendre, mais que l'on n'a pas pris – sont autour de vous, mais ce ne sont que des routes fantômes, des voyages fantômes, des vies fantômes, à jamais cachés par les nuages.

Le garçon parcourut de son regard gris le visage de Matilda. La petite fille qu'elle avait un jour été murmurait au creux de ses profondes rides. Le garçon, lui,

n'avait aucune marque, aucun défaut, il n'était personne d'autre que lui-même.

– J'aimerais encore un biscuit, dit-il d'un air sombre.
Et aussi du thé.

La jeune fille brune qui se tenait à la barre de l'élégant voilier blanc avait vu le jour dans la plus majestueuse maison d'une ville côtière au rivage d'albâtre, dont les fenêtres donnaient toutes sur la mer. Ses parents l'appelèrent Matilda Victoria Adelaide, mais c'était un bien grand nom pour une petite fille, et presque tout le monde la surnomma Maddy. Elle était menue et silencieuse, sans être fragile pour autant. Malgré une existence plutôt solitaire, elle ne s'apitoyait jamais sur son sort. Elle était comme une fleur sauvage qui se contente du peu de terre qui lui a été accordé, du rayon de soleil qui l'effleure, des gouttes de pluie qu'elle reçoit, et qui se montre pleine de joie et de gratitude. Elle était comme un morceau de verre ballotté par les flots, des années durant : un mélange de mystère et de simplicité, de douceur et de solidité.

Son père était un homme important, bien que Maddy ne sût pas vraiment ce qu'il avait fait pour qu'il en soit ainsi, hormis d'être grand et bourru. Elle avait

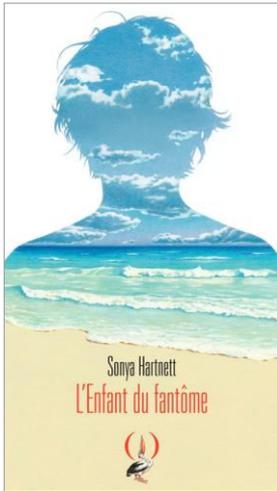
– Est-ce que c'est paisible là où nous allons?
demanda-t-elle en retenant son souffle.

– Il suffit de le vouloir.

Derrière la porte s'étendaient, étrangement, un océan émeraude et un ciel bleu. Un voilier se balançait sur l'eau, sur lequel Matilda et le garçon embarquèrent. Matilda jeta un regard en direction du chien qui s'attardait, dans l'incertitude d'avoir été invité.

– Viens, Peake, dit-elle.

Et celui-ci accourut d'un bond. Le garçon leva l'ancre, Matilda hissa les voiles, et l'élégant bateau, serrant le vent, tangua sur l'écume des vagues ondulantes puis gagna le large.



L'enfant du fantôme Sonya Hartnett

Cette édition électronique du livre
L'enfant du fantôme de *Sonya Hartnett*
a été réalisée le 26/08/2010
par les Éditions Les Grandes Personnes.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mai 2010
sur les presses de L.E.G.O. S.p.A à Lavis
(ISBN : 9782361930141)
Code Sodis : N45414 - ISBN : 9782361930639
Numéro d'édition : 174226